

## L'arrivée en enfer

---

Buchenwald ! Forêt de hêtres ! Il paraît que Goethe venait se reposer en ce lieu lorsqu'il était las du monde. C'était alors un havre de paix. Qu'a-t-il pu penser ce poète du haut de son nuage, de ce camp de la mort lente, œuvre de ses compatriotes ? Il englobait justement son arbre, son chêne favori sous lequel il venait méditer. Pourtant, Buchenwald « Ce n'est pas matière à littérature » écrivait le Général de Jussieu-Poncarral en préfaçant le livre de mes amis Edouard et François Michaut « Esclavage pour une résurrection ». Devions nous y voir une autre ironie de l'histoire ?

Ma première vision de Buchenwald fut un immense tas de galoches que j'aperçus à l'entrée du camp. Ma première sensation, une odeur de cramé, de chair brûlée qui provenait d'un bâtiment sis à proximité. Une fumée s'échappait de sa cheminée en volutes noirâtres et assombrissait le ciel bleu de ce mois d'août. Où étions-nous ? Un crématoire, des galoches sans propriétaires ? Le rapprochement fut vite fait, d'autant plus que de pauvres hères maigres à faire peur, habillés de tenues rayées, nous contemplaient, nous les nouveaux arrivants, avec des yeux d'envie.

Un vaste camp se présentait alors à nous. Un camp ceint d'une double rangée de barbelés que l'on devinait électrifiés surmontés de miradors. Une grande place qui se révéla être la place d'appel, et des baraques peintes en vert sombre couvertes d'un toit noir, le tout bien aligné en plusieurs rangées. Au fond à droite, un bâtiment construit en dur. C'était le bâtiment administratif ou on nous conduisit plus tard pour les formalités.

Nous marchions comme des somnambules en traversant ce camp encore fragiles sur nos jambes ankylosées après avoir passé quatre jours et quatre nuits, accroupis, dans des wagons-tombeaux.

Nous n'avions toujours pas bu la moindre goutte d'eau et... ô miracle, devant nous étaient disposés d'immenses baquets remplis d'eau. Ce fut une ruée. Imaginez plus de mille détenus se jetant tête la première dans ces baquets. Lorsque je pus enfin, à mon tour, tremper ma tête dans cette eau bienfaitrice, j'eus l'impression d'en boire une dizaine de litres. Elle était souillée, c'est vrai, mais qu'importe...je buvais, je me rassasiais, j'hydratais mon corps qui me semblait sec comme un tronc noueux. Un délice !!! Par la suite j'ai connu la faim, mais rien n'est plus terrible que la soif. Elle rend fou.

Un autre bien être nous attendait. C'était si rare. Une douche ! Dépouillés de tout, y compris de nos bijoux, portefeuilles, papiers etc...nus comme des vers nous fûmes introduits dans une immense salle, au plafond de laquelle pendaient des pommes de douches. Non ce ne n'était pas du gaz qui s'en échappait, comme à Auschwitz dont nous ignorions tout à l'époque, mais une eau bien chaude, revigorante qui elle aussi hydratait nos corps par l'extérieur. Nous étions au paradis. Cela ne dura pas !

Rassemblés d'une manière un peu rude par les kapos et sous la direction d'un grand escogriffe ne parlant qu'allemand, nous fûmes alignés dehors. Alors, commença là, une nouvelle « cérémonie ». Muni d'une tondeuse, des détenus polonais nous tondirent du haut en bas. Aisselles, pubis, bras, jambes et têtes, plus un poil ne subsistait. Pour finir le travail, un autre détenu, armé d'un gros pinceau qu'il trempait régulièrement dans un seau de crésyl le passait sur toutes les parties intimes des corps qui se présentaient à lui. Je vous laisse imaginer les brûlures qui s'en suivaient. Notre moment de bien être prenait déjà fin.

Toujours nus après cette séance, on nous distribua alors des vêtements...Tout était en vrac. Au fur et à mesure que nous passions nous recevions un pantalon, une chemise et en ce qui me concerne un genre d'imperméable délavé, troué peint dans le dos d'une croix marron-jaune. Pas de ceinture, pas de chaussures, pas de chaussettes. Nous étions transformés en clochards. Tondus, de plus certaines personnes âgées n'avaient pas récupéré leur dentier, pieds nus, vêtus de bric et de broc, clochardisés, le tableau déclencha chez nous lorsque nous nous contemplions ainsi accoutrés, une hilarité générale. Ce n'est sûrement pas la réaction attendue par nos bourreaux !

## L'arrivée en enfer

---

Ce n'est que la nuit venue qu'on nous conduisit sur notre futur lieu de séjour...toujours pieds nus, nous marchions sur des silex.

Le camp était archi plein, aussi nous n'eûmes pas droit à un logement en baraque. Non, ce qui nous attendait était un terre-plein légèrement pentu constitué de terre, de déchets et me dira-t-on plus tard de cendres du crématoire. La première nuit fut douce mais les suivantes humides voire pluvieuses.

Des baquets où nous devions faire nos besoins avaient été disposés sur le bord supérieur de la pente, ce qui fit que lorsqu'ils furent pleins, ils débordèrent et nous couchions ainsi dans les excréments. Il y avait bien des WC collectifs mais ils nous étaient interdits dans un premier temps. Ce n'est que deux jours plus tard que nous fûmes autorisés à y accéder. Imaginez une fosse de deux mètres de profondeur, longue de plus de trente mètres comportant deux barres, une pour s'asseoir et une pour s'adosser.

C'est dans ces chiottes, lorsque nous en eûmes l'accès, que nous nous réfugions la nuit pour nous abriter des intempéries. Nous en étions éjectés régulièrement sur le coup des trois heures du matin à l'aide d'une lance d'arrosage, mais ce qui était pris...était pris.

Il se passait des choses horribles dans ces lieux. Parmi nous il n'y avait pas que des résistants, mais il y avait aussi des truands et des gestapistes rejetés par leurs anciens maîtres. J'ai personnellement assisté à un règlement de compte de la plus grande violence. Des résistants ayant reconnu un de leurs tortionnaires, ils l'exécutèrent à coups de pelle et balancèrent son corps dans la fosse. De voir ça à 18 ans, ça vous marque. Très rapidement j'allais en voir d'autres.

Mais alors direz-vous, il manquait un détenu à l'appel, car on devait bien vous compter ? Tous les jours et même deux fois par jour et dans des conditions qui frisaient l'inhumain.

« Appel ist appel ! » L'appel c'est l'appel ! Aux yeux de nos gardiens, qui hurlaient sans cesse ces trois mots, c'était sacré.

Deux fois par jour, nous montions sur la place d'appel. Nous nous alignions colonnes par cinq et par baraque (nous, nous étions à part puisque nous couchions dehors) et un SS comptait les rangs et les colonnes. Nous étions des milliers et des milliers ! Tant qu'il n'avait pas trouvé son compte il recommençait...ce qui était presque impossible compte tenu des morts et des malades. Comment s'arrangeait-ils ? Je l'ignore, mais le cirque durait parfois des heures. Pas trop à l'appel du matin, car il y avait le travail, mais le soir cela pouvait se prolonger une partie de la nuit. Les détenus que nous étions devions rester debout, au garde à vous jusqu'au bon vouloir du SS. Aussi pour abréger ce type de souffrances, il arrivait que les détenus valides montent les morts de la nuit ou de la journée sur la place d'appel. Quant à celui qui gisait au fond de la fosse, j'ignore comment il a pu être comptabilisé.

La nourriture à Buchenwald était loin d'être abondante mais nous devions connaître pire par la suite. Je me souviens de la première soupe qui nous fut distribuée. Elle était merveilleuse. (Nous n'avions pas mangé depuis 4 jours) Un litre de soupe épaisse faite d'orge. Sa couleur violette m'intriguait un peu mais ce fut un délice. Par la suite elle fut bien plus légère et accompagnée d'un bout de pain noir, ce qui était loin de calmer notre faim...il fallait faire avec.

En principe étant en quarantaine, nous ne devions pas travailler, ce qui n'empêchait pas chaque matin après l'appel, quelques kapos de venir recruter de la main d'œuvre parmi nous, pour différentes corvées ou travailler à la carrière.

J'y ai travaillé quelques jours dans cette carrière durant les trois semaines que nous avons séjourné au camp avant de partir en kommando. Le travail consistait, en ce qui me concernait, à porter une grosse pierre sur mon épaule (gare ! si le kapo la trouvait trop petite) d'un point à un autre. Les gros blocs étaient transportés à bout de bras à l'aide de madriers sur lesquels nous les disposions. Il arrivait que le chargement mal équilibré tombe...Il s'en suivait une volée de coups sur nos dos d'autant plus fourbus qu'ils n'étaient absolument pas habitués à de tels efforts. Je n'étais qu'un élève garde et non pas carrier.

## L'arrivée en enfer

---

Je ne peux pas vous raconter Buchenwald au mois d'août 1944 sans vous parler du bombardement allié. C'était le 24 août si mes souvenirs se révèlent exacts.

Les sirènes du camp retentirent. Ce n'était pas la première fois et cela était du genre à nous réjouir. Qu'est-ce qu'ils allaient prendre !!! Oui da, mais c'est sur nous que les bombes se mirent à pleuvoir. Le camp n'était pas visé directement, leur objectif était l'usine d'armement qui le jouxtait, ainsi que les casernements SS. Mais les dégâts collatéraux dirions nous aujourd'hui, cela existait déjà en ce temps là. Il y eut des morts, beaucoup de morts du côté déportés, ce qui nous attristait, mais du côté SS cela nous réjouissait. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se révolter contre ce bombardement. C'était le prix du sang à payer pour la liberté, nous le savions.

Durant les jours qui suivirent cet événement, la vie du camp fut complètement désorganisée. Certains en bénéficièrent, notamment ceux qui furent réquisitionnés pour aller déblayer les décombres des casernes SS. Ils en profitèrent pour se restaurer à bon compte en pillant les réserves de ces messieurs encore en état, et eurent la joie de transporter les cadavres de nos gardiens au crématoire.

Remplacez-vous dans le contexte avant de juger. Ceux qui faisaient mourir, mouraient à leur tour et les victimes enterraient les bourreaux. C'était ça et rien d'autre.

Par contre, nous les occupants du tas d'ordures, nous eûmes à en pâtir. Il n'y avait plus une seule goutte d'eau dans le camp. Passe encore de se laver, l'avenir nous apprendra qu'on peut s'en passer pendant des mois, mais la soif, celle que nous ressentions encore au fond de nos gorges et dans nos corps, puisqu'elle ne remontait qu'à quelques jours, comment faire pour y pallier ?

Pour cela, un genre de tonne à eau fut installé juste au-dessous de la place d'appel. Tous les détenus devaient faire la queue pendant des heures pour obtenir de quoi tout juste se désaltérer. Mais, si ce n'était que cela ! Imaginez :

Notre tas d'ordures était tout au fond du camp. Pour atteindre la tonne à eau, il nous fallait franchir un premier réseau de barbelés interne qui nous séparait du petit camp, puis un deuxième réseau du même genre qui séparait le petit camp du grand camp, et enfin passer devant les baraques des prisonniers russes. Ceux-ci nous attendaient de pied ferme sur le chemin du retour, pour nous assaillir et nous voler le peu d'eau récoltée.

Il s'en suivait des bagarres allant jusqu'à mort d'homme. Ajoutez encore à cela la présence de jeunes gitans, livrés à eux mêmes du fait du bombardement, qui s'étaient répandus dans le camp et qui fauchaient toute nourriture à portée de leurs mains. Eux aussi cherchaient à survivre, même si ce devait être au détriment d'autres déportés, en l'occurrence nous.

Nous vivions dans un monde surréaliste et commencions à nous affûter pour faire face à ce qui nous attendait et que nous ignorions encore. Nous retrouvions la loi de la jungle que nous avions découverte dans nos wagons à bestiaux.

A ce tableau sinistre, je dois quand même ajouter une note optimiste. Une légende courrait le camp. Tout le monde connaissait l'arbre de Goethe et la légende disait que le jour où il serait détruit, l'Allemagne serait détruite...or au cours du bombardement il fut touché et brûla.

Grâce à la cohue qui régnait dans le camp, avec quelques camarades, j'ai pu aller le voir se consumer. Quelle joie, malgré nos malheurs accumulés ! Même si ce n'était qu'une légende, nous voulions y croire!

Ô Goethe, si je te rencontre un jour, au coin d'un nuage, je te raconterai mes émotions ressenties sous ton arbre.

Ma vie à Buchenwald se poursuivit encore pendant deux semaines.

Le 14 septembre, je fus désigné avec 480 déportés de notre convoi pour un transport. Le matricule 78617 me fut attribué. Comme tout le monde, je dus apprendre à le dire en allemand sous peine de coups de matraque. A partir de ce jour je n'étais plus qu'un numéro,

## L'arrivée en enfer

---

voire un « stück » (morceau). Mes nippes furent remplacées par un costume rayé dont le régime nazi affublait les parias. Je dus coudre (comment ? je ne sais plus) mon matricule sur ma veste rayée et sur mon pantalon, y ajouter un triangle rouge sur lequel était imprimé le F des Français. Le rouge était réservé aux déportés « politiques », les Allemands voulant ignorer totalement les « résistants ».

Où allions nous ? Nous l'ignorions mais dans nos têtes cela ne pouvait être pire ...L'avenir, me démontra le contraire....car la mine de sel de Stassfurt qui nous accueillit n'était pas non plus « matière à littérature ». Mais ça c'est une autre histoire.

**Pierre BUR**